

PUBLIE VIA BOOKELIS

Introduction

« Après des jours de galère, j'ai enfin décidé de parler, de raconter le calvaire que j'ai vécu. Pourquoi vous ai-je choisi comme confident, et pas un psy ou un bon pote ? me demanderez-vous. Pour la bonne et simple raison qu'au moment où je vous parle, je n'ai plus que vous. Oui, vous ! Oh, ce que je vais vous raconter ne va pas changer la face du monde. C'est juste l'histoire de ma vie, ou du moins comment elle est partie en sucette. J'aurais sûrement dû en parler plus tôt, mais je n'étais pas prêt. Maintenant que je suis au pied du mur, à la limite de la rupture, au point de non-retour, j'ai envie de faire la causette. Ne serait-ce pas le complexe du condamné à mort ? Vous savez, le type qui fait sa confession au prêtre juste avant d'être guillotiné ou pendu haut et court... Oui, je sais, c'est glauque comme métaphore, mais je reconnais que j'ai le moral dans les chaussettes en ce moment... Bon... Par quoi commencer ? Par le début, me suggérez-vous. Le problème, c'est que je ne vois ni début ni fin dans tout ce merdier... Je crois me souvenir qu'avant tout ça, j'étais un type inséré, marié, père d'un gamin, doté d'un boulot bien payé et vivant dans un beau pavillon de banlieue. Je faisais partie de la caste des trentenaires dynamiques, ambitieux et impitoyables, à l'image de ces types en costard, attaché-case à la main, qu'on voit courir dans le métro ou dans les rues des grandes villes contemporaines. Je courais après le fric, les félicitations de mon boss, pour récupérer mon gosse à la crèche, pour une réunion de boulot, pour tout et rien. En prime, je réussissais tout ce que j'entreprenais et j'étais même adulé, je pense, par certaines personnes de mon entourage. Année après année, je m'étais façonné un petit monde que je croyais indestructible, à l'épreuve du temps et des obstacles... Et puis, voilà qu'un beau jour, je me suis pris les pieds dans le tapis et je me suis étalé face contre terre. Je me suis alors retrouvé tout seul. Personne n'a cherché à me relever. Exit mes biens aimés collègues, mes amis, ma famille... À ce jour, je n'ai plus rien. Je suis totalement nu, comme au premier jour de ma vie. Mais je ne m'en plains pas car ça fait du bien d'être vide, débarrassé de toute responsabilité, hors du temps et du monde. Je plane au-dessus de la planète comme un électron libre qui ne parvient pas à se fixer. C'est ça la liberté, non ?... Et puis franchement, on n'est pas bien, là, tous les deux, loin de tout, plantés devant ce spectacle extraordinaire que nous offre la nature ? Pour la première fois depuis des semaines, je me sens léger, libéré, soulagé. J'ai l'impression que tous mes problèmes se sont enfin envolés... Je perçois d'ici votre scepticisme quant à ma situation. Vous vous dites que je suis un énième cas social qui passe son temps à chouiner. Mais attendez... Attendez que je vous raconte mon histoire et vous allez prendre conscience de la mouise dans laquelle je suis tombée... ».

I

Le train filait à vive allure dans la nuit parisienne illuminée par les phares des voitures, les lampadaires, les enseignes lumineuses et les buildings qui ne dormaient jamais. La rame du RER était quasiment vide ; elle comptait pour seuls occupants un Africain en boubou pendu à son téléphone et une espèce de rockeur désargenté et pitoyable dans un vieux blouson de cuir tanné. Il y avait aussi, dans le fond, installé sur une banquette délavée et couverte de graffitis, un homme qui somnolait, la tête posée contre la vitre poisseuse. Son visage, pâle, fin et lisse, orné d'un nez égyptien, dénotait un goût certain pour le raffinement. Sur son crâne, une horde de cheveux ébouriffés, statufiés par une solide couche de gel, se livraient bataille. Le bel endormi avait le look du parfait businessman avec costume gris, chemise immaculée, cravate et mocassins aux pieds. Soudain, le train freina en générant un sifflement strident. Le type s'éveilla dans l'instant et roula des yeux paniqués à travers la vitre. Il capta à la volée un panneau planté sur le quai qui portait la mention *Roissypôle*, sa destination. Tandis que le train ralentissait, il bâilla bruyamment et s'étira de tout son long. Pendant quelques secondes, il ne se passa rien et il resta là, assis, prostré, les bras ballants, les yeux dans le vague. Soudain,

comme mû par une force supérieure, il se dressa sur ses jambes, attrapa la mallette qui reposait à ses pieds et rejoignit les deux autres occupants plantés devant la porte de sortie. Ses gestes étaient calmes, précis et posés ; il connaissait bien cette danse urbaine. Le bolide s'arrêta dans un dernier soubresaut, les portes s'ouvrirent et les voyageurs s'élançèrent dans la nuit tel un seul homme. Comme à son habitude, notre homme s'extirpa des souterrains en remontant un escalator, traversa un grand hall d'un pas rapide, suivit plusieurs chemins bétonnés et se retrouva devant une Citroën Picasso rouge stationnée au beau milieu d'un parking aérien. Il s'engouffra dans l'habitacle, s'installa au volant, glissa la clef dans le neiman puis marqua une hésitation. À cet instant précis, un puissant vague à l'âme l'envahit et le coupa net dans son élan. Il prit une grande inspiration, se cala dans le siège, posa le crâne contre l'appui-tête et ferma les yeux. Coincé dans sa bulle méditative, il commença à réfléchir au sens de sa vie. Ces épisodes de spleen étaient apparus il y a quelques mois et augmentaient en fréquence et en intensité. La crise pouvait survenir à n'importe quel moment et n'importe quel lieu. Lorsqu'elle frappait, notre homme se figeait littéralement, marquait une pause, s'absentait spirituellement, perdait pied pendant quelques instants. Il en avait parlé à quelques amis qui lui avaient certifié que c'était l'âge qui voulait ça. La sagesse à trente-trois ans ? Il n'y croyait pas. Il y avait autre chose, quelque chose de plus profond, de plus intime. Un truc clochait en lui, il le savait. Il secoua violemment la tête et s'ancra de nouveau dans le monde réel. Il tourna la clef dans le contact ; le véhicule vrombit et partit sur les routes.

Une bonne demi-heure plus tard, la voiture se posa devant un petit pavillon ceinturé d'une haie vive et verdoyante. On accédait à la maison par un portillon en fer forgé surmonté de flammes stylisées, puis par une allée gravillonnée. Le jardin, couvert d'une herbe grasse fraîchement coupée, parsemé de fleurs multicolores, traduisait un certain sens de l'esthétique. La bâtisse, blanchâtre, anguleuse, percée de fenêtres et d'une grande baie vitrée, en partie envahie par le lierre, était comme incrustée dans le paysage. L'homme poussa la porte et le ballet des retrouvailles commença. Le premier à entrer en scène fut le chien, un bouledogue français baveux et très affectueux, qui lui tourna autour des pieds. Vint ensuite un garçonnet vêtu d'une salopette qui courut vers lui et l'affubla du titre de « papa ». Enfin, ce fut au tour d'une femme attrayante, brune, fine, le teint méditerranéen, les cheveux longs et noirs tirés sur l'arrière, vêtue d'un haut échancré et d'un legging, d'apparaître dans l'embrasure de la porte du salon. Sa tenue moulait ses formes à la perfection et faisait ressortir ses fesses fermes et rebondies, ses hanches larges et sa poitrine généreuse. En d'autres temps, l'homme n'aurait pas résisté à une telle vision et se serait jeté sur elle pour se livrer à la luxure. Aujourd'hui, la vue de cette créature, son épouse en l'occurrence, n'éveillait plus grand-chose en lui, à peine un soupçon de tendresse et d'affection. Il en était de même pour son enfant qu'il serrait mollement dans ses bras et ce chien fou qui dansait autour de lui. Il les appréciait tous mais ne les aimait incontestablement plus. Cette lassitude familiale l'avait pris il y a quelques mois, en même temps que ses crises mélancoliques. Il se sentait déconnecté, là sans être là, mentalement parti, spectateur de sa propre existence. Il entra dans le vestibule, posa sa mallette dans un coin, se débarrassa sans ménagement de son rejeton, jeta ses chaussures sous l'escalier, déposa un baiser sur la joue de sa femme et se dirigea vers le salon d'un pas lent, presque nonchalant. Il avait effectué toutes ces tâches sans réfléchir, par pur automatisme, sans une once de plaisir ou de spontanéité. Il s'avachit dans le sofa, impatient de retourner dans sa sphère intérieure. Sa femme l'en empêcha.

- Alors, cette journée ? demanda-t-elle en s'avançant dans la pièce.
- Rien de transcendant, répondit-il d'une voix terne.
- Tu ne devais pas accueillir un nouveau collègue dans ton service ?
- Sa venue a été repoussée à lundi prochain.

Il en avait marre de ce jeu quotidien de questions/réponses où s'échangeaient des informations futiles. Il voulait maintenant parler de choses vraies, importantes et vitales. Il avait quelque chose à dire mais ne savait pas encore trop quoi. Alors, il attendait. Souvent, il

se demandait si sa femme percevait son malaise, surtout lorsqu'elle se plantait devant lui, les bras croisés, et lui glissait un subtil « *ça n'a pas l'air d'aller !* ». Bien sûr que ça ne va pas ! avait-il envie de lui balancer à la figure. Mais, au lieu de ça, il se contentait de lui répondre par des expressions téléphonées telles que « *je suis fatigué !* », « *j'ai un souci au boulot !* » ou « *t'inquiète pas, y'a rien de grave !* ». Jusqu'à présent, ça marchait à peu près, car la dame finissait toujours par tourner les talons et disparaître sans résistance. Seuls les moments d'intimité, comme celui du coucher, constituaient encore une menace pour lui. Là, il était vulnérable, seul face à sa femme, immergé dans le noir, confiné dans un lit qui lui semblait rapetisser un peu plus chaque jour. Il ne pouvait plus se dérober et devait affronter la dure réalité de son couple au bord de l'explosion. Ce soir-là, son épouse s'était parée d'une nuisette fine, légère, soyeuse, transparente, à travers laquelle on devinait les courbes de son anatomie. Plongé dans sa couche, la couette relevée jusqu'au cou, il observa avec anxiété la parade amoureuse de la femme qui finit par se blottir contre lui, ses deux seins ronds et durs plaqués contre son bras. Sa bouche, pulpeuse et sensuelle, se balada sur ses joues et dans son cou. Rien n'y faisait ; il était dénué de tout désir, comme mort à l'intérieur. Il feignit d'être exténué, la repoussa d'un geste de la main et roula sur le côté. Là encore, elle ne posa pas de question et entra dans une sorte de prostration.

*

« Vous avez vu ça ?... Qu'est-ce que j'ai mal géré la situation quand même... Je dirais même que j'ai merdé sur toute la ligne. Aujourd'hui, j'ai honte, j'ai vraiment honte d'avoir menti aussi longtemps à mes proches. Mais que voulez-vous, j'étais en panique, effrayé par ce qui allait se produire si je balançais la vérité... Bon... je reconnais que si j'avais été plus malin, j'aurais pu préparer le terrain, parce que je savais pertinemment que ça arriverait un jour ou l'autre. En effet, il y a eu des prémices m'indiquant que j'étais sur une pente dangereuse. Je ne les ai pas vus... ou plutôt, j'ai choisi de ne pas les voir. Pour être tout à fait franc avec vous, la cause principale de ma descente aux enfers était en moi depuis très longtemps. Les premiers signes sont arrivés durant mon adolescence, vers mes quatorze ans peut-être. À cette époque, je sentais que ça ne tournait pas rond chez moi. En clair, lorsque je voyais une fille, ça me faisait des trucs... Je vous passe les détails... Mais lorsque je voyais un garçon, ça me faisait des trucs aussi... En deux mots, je ressentais des choses pour les deux sexes. Autant dire que j'avais le cul entre deux chaises. Et je peux vous garantir que c'est pas facile à gérer quand vous êtes un branleur de quinze ou seize ans et que vous subissez une pression sociale de fou. La suite, vous la devinez... Au lieu d'assumer clairement ce que j'étais, je me suis tourné vers ce qui me semblait être la norme à l'époque, à savoir les filles. À partir de là, j'ai refoulé les garçons à l'état de fantasme, ne m'autorisant à penser à eux que dans mes moments de plaisir solitaire. Vers mes vingt ans, j'ai enfoncé le clou en mettant un couvercle sur mes pensées homos. Pensant qu'elles allaient disparaître définitivement, j'ai foncé tête baissée dans la vie. Boulot, mariage, naissance, maison, crédit, clébard et tout le bataclan. Oh, je ne regrette rien, car j'ai eu une vie agréable pendant toutes ces années. Jackie a été une femme adorable, attentionnée, fidèle je crois, et une bonne mère. Certes, elle a été moins compréhensive et patiente sur la fin, mais je ne peux pas la blâmer pour ça. Je tiens aussi beaucoup à Etan, même si je ne peux plus lui apporter grand-chose dorénavant. Quoi qu'il en soit, j'ai tenu plus de dix ans comme ça et puis, un beau jour, tout m'est revenu en pleine gueule. J'aimerais bien rembobiner, faire les choses autrement, mais c'est trop tard. Aujourd'hui, je suis dedans jusqu'au cou et je me retrouve ici, dressé sur ce bloc de béton, planté sur un piédestal, à toiser le monde et à ironiser sur ma vie. Le point positif, c'est que j'ai pris de la hauteur, beaucoup de hauteur. S'élever est clairement la meilleure façon pour faire le point. De là, je domine tout et je me rends compte de l'ampleur du désastre...».

La pièce, toute en longueur et d'un design assez moderne, était composée d'une multitude de boxes, séparés entre eux par de petites cloisons. Chaque alcôve renfermait un bureau où s'affairait un employé connecté à un ordinateur via des écouteurs. En tout, une bonne cinquantaine d'individus évoluaient dans cet espace et s'y livraient à de nombreuses allées et venues. Le bruit y était particulièrement excessif, caractérisé par un mélange de sonneries, d'éclats de voix, d'invectives, d'apostrophes, de rires, de râles, de portes qui claquent ou de tiroirs qu'on ferme violemment. Le tout était éclairé par la lumière du jour, filtrée par une impressionnante rangée de vitres. Dans ce capharnaüm sans nom, Gabriel semblait dans son élément ; posté derrière un pupitre, il coordonnait l'activité de tout le pool avec une précision de chef d'orchestre. Régulièrement, un opérateur venait à ses côtés et lui glissait quelque chose à l'oreille. Aussitôt, il décrochait son téléphone et faisait remonter l'information dans les hautes sphères de la compagnie. C'était ça son job : faire circuler les données entre le *call center* et la direction. Il avait le statut de manager, un poste important dans l'organigramme du groupe. À cet instant, un homme en complet gris, la quarantaine, mal rasé, grisonnant, cheveux en brosse, déboula dans la pièce, slaloma entre les boxes et se posta devant Gabriel. C'était Fabien, Fab' pour les intimes, le responsable des ressources humaines.

- Hé Gaby, ça gueule là-haut ! lança-t-il d'une traite.
- À quel sujet ? fit l'autre en poursuivant une tâche informatique et feignant le désintéret.
- À propos du rendement de ton service.

Le manager haussa les épaules et feuilleta un dossier posé devant lui en signe d'indifférence.

- Tu ne devrais pas prendre les choses à la légère, menaça le type.
- Que veux-tu que j'y fasse ? Nous sommes en sous-effectif depuis plusieurs semaines. Il est où le gars qu'on m'avait promis ?
- Il arrive lundi.
- J'aurais dû l'avoir aujourd'hui, non ?
- La direction a opté pour une embauche lundi prochain... Question de budget.
- Alors mon service se portera mieux lundi prochain, dit Gabriel en affichant un sourire forcé.

Fab' fit la moue, pivota sur lui-même et prit le chemin de la sortie, laissant son collègue à son désarroi. Même s'il n'en laissait rien paraître, Gabriel ne supportait pas ce genre de remontrance qui l'atteignait dans son honneur de cadre. Il choisit de passer ses nerfs devant un bon café, dans la salle de pause. Dans la petite pièce qui puait le tabac froid, les dessous-de-bras et la chicorée, il retrouva Ned', le responsable informatique, un type bedonnant, barbu, toujours mal sapé et un peu farfelu, bref l'archétype du geek. Les deux s'installèrent à une table et engagèrent une discussion à bâtons rompus.

- Les stat' me cherchent des poux dans la tête, lâcha Gabriel entre deux gorgées. C'est Fab' qui vient de me l'annoncer.
- Ils cherchent les embrouilles à tout le monde, répondit l'informaticien en haussant les épaules. T'as pas à t'inquiéter. Et puis, il y a un gars qui arrive bientôt dans ton service. J'ai rentré ses données personnelles ce matin dans le réseau informatique. Un mec compétent à en juger par son dossier.
- Je m'en tape pas mal de son dossier. Je veux juste qu'il fasse le job, qu'il booste mon service et contribue à augmenter mes chiffres.
- T'inquiète, c'est une pointure. C'est un ancien...

L'arrivée de Patricia, surnommée Pati, une plantureuse blonde de vingt ans, toujours courte vêtue et adepte du décolleté plongeant, coupa court à la discussion. Ned', secrètement amoureux de la jeune femme, comme la plupart des hommes de l'entreprise d'ailleurs, se mura dans un profond mutisme et baissa les yeux vers son chocolat chaud. Indifférent aux